

Dans la chanson citée plus haut, le poète invoque notre clémence pour les insurgés de juin :

Un peu d'or dans l'ombre semé,
Un lambeau de pourpre qui brille,
Font sortir tout un peuple armé
Quand le pain manque à la famille.

Rien ne saurait excuser l'émeute ; mais le juge le plus rigide incline à prendre en considération les incitations de tout genre auxquelles l'ouvrier sans travail est en butte. Nous ne pouvons donc nous autoriser de l'indulgence montrée par le chansonnier, pour le transformer en un révolutionnaire. Pas davantage, lorsque dans un autre chant, il appelle le tzar :

Le tigre couronné du Nord.

Ce sont-là figures de mots, de la langue courante en poésie, et que la politique, au surplus, couvre d'une tolérance de plus en plus large : tous les jours, le plus honnête homme du monde, s'il arrive au pouvoir, est unanimement traité de gredin par ses adversaires.

Mais voici qui peut être plus grave : le *Chant du pain*. A première lecture, cela sonne comme un hymne de combat :

On n'arrête pas le murmure
Du peuple, quand il dit : « J'ai faim » ;
Car c'est le cri de la nature :
Il faut du pain !

Cette chanson n'occupe pas, dans les diverses éditions, la place que lui assignerait la date où elle fut écrite. C'était en 1846 : le pain valait alors sept sous la livre et le poète